

Semaine du 5 juin 2019

En VOST. Avertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs. Conseillé à partir de 12/13 ans.
Amer. (Durée : 1h24). Comédie dramatique de Jonah Hill avec Sunny Suljic, Katherine Waterston, Lucas Hedges...

Dans le Los Angeles des années 90, Stevie, 13 ans, a du mal à trouver sa place entre sa mère souvent absente et un grand frère caractériel. Quand une bande de skateurs le prend sous son aile, il se prépare à passer l'été de sa vie...

90'S : SMELLS LIKE TEEN SPIRIT

SKATE, GLANDE ET ALCOOL : LA MAUVAISE ÉDUCATION D'UN ADO DE L.A. FILMÉE PAR L'ACTEUR JONAH HILL, À MILLE LIEUX DES COMÉDIES QUI L'ONT FAIT CONNAÎTRE

Los Angeles, milieu des années 90. A 13 ans, Stevie (Sunny Suljic) a la taille et la bouille d'un gamin de CM2. Sa mère, célibataire, est affectueuse mais peu présente. Et son frère (Lucas Hedges), qu'il admire profondément, le frappe à la moindre occasion. Le jour où il réussit à se faire adopter par une bande de skateurs ultra glandeurs mais charismatiques, sa vie prend enfin une tournure plus intéressante... Mais il faut suivre le rythme.

C'est de sa propre jeunesse dont parle, avec une certaine distance fictionnelle, Jonah Hill. Pour son premier long-métrage, l'acteur comique signe l'équivalent de ses 400 coups. Son potentiel dramatique, il l'avait révélé lors du dernier film de Gus Van Sant, *Don't Worry, He Won't Get Far On Foot*. Un film où l'on voyait passer le jeune Sunny Suljic, découvert dans *Mise à mort du cerf sacré* de Yorgos Lanthimos. C'est lui la révélation de *90's* : jamais un mot à côté, une expressivité fluide. Petit Antoine Doinel californien, trituré entre l'enfance et l'adolescence, en quête de liberté, il s'intègre parfaitement à ce cadre social où les gamins sont pour la majorité issu de milieux défavorisés, délaissés ou mal aimés par leurs parents. Au même titre que l'alcool et les filles, le skate est pour eux autant un moyen de s'amuser qu'une issue de secours. En cela, *90's* s'inscrit dans la lignée d'autres œuvres cinématographiques liés aux récits d'apprentissage de skateurs comme *Paranoid Park* (encore de Gus Van Sant) ou *Wassup Rockers* (Larry Clark), sans doute le plus politique. Mais il n'en reste pas là puisqu'il est aussi un reflet très juste de ce qu'était la pop culture de l'époque, et sans jamais tomber dans la nostalgie d'une époque fantasmée.

Tourné en Super 16 et en format 4:3, l'image s'évite toute surenchère, servie par un montage qui alterne passages contemplatifs et rythmiques relevés. Soleil accablant, dérive scolaire, urbanité désolidarisée de l'humain... On est loin du spot MTV, et au plus près du jeu des acteurs. Hormis Sunny Suljic et Lucas Hedges, nouveau prodige américain que l'on a vu dans *Manchester By The Sea* ou *Boy Erased*, tous débent devant la caméra. Tous skatent depuis leur tendre enfance. Na-Kel Smith, fondateur du groupe *Odd Future* aux côtés de Tyler, *The Creator*, impose sa beauté et sa sagesse. Originaire de Venice Beach, Olan Prenatt a posé pour Gucci ou Versace, et roule souvent en compétition.

Enfin, le rôle crucial de la bande son contribue largement à la réussite du film. Si la (superbe) musique originale a été assurée par Trent Reznor et Atticus Ross, dont la collaboration sur *The Social Network* leur avait valu un Oscar, la playlist du film se partage entre Nirvana, Pixies, Misfits, pour le côté rock'n'roll, ou GZA, Cypress Hill et Mobb Depp côté hip hop. Avec une intervention mémorable de Morrissey, qui a accepté de céder les droits de la chanson à Jonah Hill. Pour que le chanteur mancenun soit aussi beau joueur, le film se devait d'être à la hauteur. Et il l'est, même si notre point de vue visuel ne dépasse pas souvent la taille de Sunny Suljic. C'est ce qui fait de *90's* l'un des films d'apprentissage les touchants du cinéma américain.

Sophie Rosemont, *Rolling Stone*.

LE PREMIER FILM RÉALISÉ PAR JONAH HILL CAPTE AVEC UNE PERFECTION DÉMENTE LA VEILLE DE L'ADOLESCENCE.

Soyez prévenus, *90's* s'ouvre sur une scène d'une simplicité inouïe. Un gamin de 13 ans (l'épatant Sunny Suljic, lire encadré) pénètre dans la chambre de son grand frère malgré l'interdiction formelle de celui-ci. Il admire les casquettes, les baskets, les posters de stars du rap, et surtout l'impressionnante collection de CD... Nous sommes à Los Angeles dans les années 90, et pourtant, jamais son réalisateur – Jonah Hill, décidément imprévisible – ne sacrifie à la vogue rétro ou à la régression nostalgique. Il y a des housses de couette *Tortues Ninja*, on y joue à *Street Fighter II* sur Super Nintendo, on entend *Kiss from a Rose* de Seal à la radio ; mais Hill n'appuie jamais sur ces marqueurs pour obtenir l'approbation de son public. Il reste sur l'impression de cette première scène, au réalisme parfaitement saisi : l'admiration béate du petit frère pour le grand, de l'enfant pour l'adulte, ce sentiment qui anime son petit héros et qu'on pourrait presque qualifier d'universel si l'on n'avait pas peur d'affirmer des généralités. Tant pis pour la banalité, car *90's* ne balance rien de cliché malgré son look de récit d'initiation adolescente : un gamin brutalisé par son grand frère adoré, élevé par une mère seule mais pas trop débordée (Katherine Waterston), devient la mascotte d'une bande de skateurs gentiment cool mais glandeurs, menée par un leader inspirant (Na-Kel Smith, vraie révélation).

QUESTION DE RYTHME

Tout en fournissant de vraies scènes de skate, profitant des capacités naturelles de son casting, Hill parvient à condenser tout un été crucial, un été qui passe ni trop vite ni trop lentement, où chaque événement prend sa juste place : la fascinante préparation d'une planche de skate prend l'allure de la forge de l'épée d'un héros, tandis qu'une teuf où l'on découvre à la fois l'alcool et la sexe semble passer en un éclair. *90's* parvient à raconter tout cela avec le bon rythme. La bonne durée. Tenez-vous bien : ce film dure moins de 1 h 30. Soit rien du tout à l'échelle des « boursofferies » mélo mal produites de Hollywood. Mais à la hauteur d'un gamin au seuil de l'adolescence, ça peut contenir une vie entière.

Sylvestre Picard, *Première*.

UN UNIVERS FAMILIER

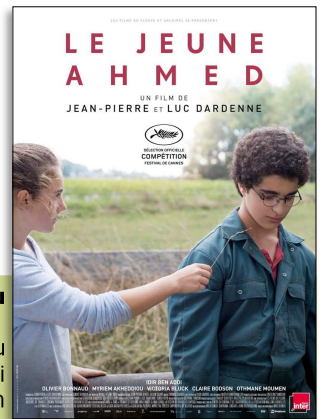
S'il s'agit de sa première réalisation, Jonah Hill ne raconte pas pour autant une histoire autobiographique dans *90's*. En revanche, il s'est inspiré d'un milieu qu'il a beaucoup fréquenté dans son adolescence, le skate : "je passais ma vie au tribunal, que l'on a recréé à l'identique dans le film, avec les graffitis et tout ce qui s'y trouvait à l'époque. Je n'étais pas très bon skateur, mais je cherchais avant tout à trouver une tribu, un groupe d'amis. [...] Alors même si le film ne raconte pas mon histoire, la toile de fond du tribunal et de LA est la même que celle dans laquelle j'ai grandi".



Le film est présenté en compétition au Festival de Cannes 2019

Belge. (Durée : 1h24). drame de Luc et Jean-Pierre Dardenne avec Idir Ben Addi, Olivier Bonnaud, Myriem Akheddiou...

En Belgique, aujourd'hui, le destin du Jeune Ahmed, 13 ans, pris entre les idéaux de pureté de son imam et les appels de la vie.



AHMED OU LA DÉRIVE MORTIFÈRE D'UN JEUNE RADICALISÉ

En lice pour une troisième Palme d'or, après *Rosetta* (1999), et *L'Enfant* (2005), Jean-Pierre et Luc Dardenne reviennent avec *Le jeune Ahmed*, un film sur un adolescent fanatique. Ils suivent au plus près les motivations, les mensonges et les dissimulations de ce néo-converti qui veut éliminer « les impurs ».

Quand nous faisons la connaissance du jeune Ahmed, 13 ans, il est déjà radicalisé. Il refuse soudain de serrer la main de sa professeure. Ne porte plus que des tee-shirts à manches longues. S'enferme dans sa chambre, plongé dans le Coran pendant des heures.

Après ses ablutions et le strict respect, vécu avec angoisse, de ses heures de prière, il repousse les gestes d'affection de sa mère. Il veut surtout prouver à son imam qu'il est un « pur », déterminé à « éliminer les impurs » et « les apostats ».

Une course folle mue par le désir de tuer

Toute sa vie n'est plus que l'organisation de ce but, une course folle mue par le désir de tuer et de se tuer pour mériter le Paradis. Ahmed, à l'insu des siens, vissé à son ordinateur, regarde des vidéos de prêches islamistes qui enflèvent son esprit. C'est son carburant. Et son imam, un épicier du quartier, attise l'ardeur de ce fougueux candidat au martyr qui dérive au-delà de la notion habituelle du bien et du mal.

Luc et Jean-Pierre Dardenne affrontent de face ce mal de nos sociétés qui prolifère et que nul ne sait comment traiter efficacement. Ce n'est pas une mince affaire. Les deux réalisateurs explorent la voie tortueuse, sur fond de déni et de perpétuelle dissimulation (la taquiyya) propre à ce radicalisme dont l'imam de leur film est le très efficace théoricien.

Visage fermé, buté, insensible à tout autre contact que l'entourage de son gourou, le jeune Ahmed, bras armé, trop zélé, trop empressé, s'enfonce dans un réseau de mensonges et de dissimulation. Adolescent friable, en recherche, il est le terreau idéal du fanatisme.

Un film pédagogique qui croit au pardon et à la rédemption

alentour, la communauté musulmane du quartier est secouée par une querelle qui est un enjeu d'importance : peut-on dispenser des cours d'arabe, détaché du Coran ? La discussion vive entre les deux camps irréconciliables que mettent en scène les deux réalisateurs, après un travail d'enquête, est passionnante. Et angoissante.

Dans les films des frères Dardenne, la bienveillance est toujours un sport de combat. Dans celui-ci, les éducateurs tombent sur un cas qui met en défaut leurs méthodes. Mû par un terrifiant besoin de pureté, Ahmed échappe à tout cadre rationnel et raisonnable. Par sa duplicité permanente, il endort la vigilance des uns et des autres.

Cadres étroits et caméra mouvante

Envoyé après une tentative de meurtre dans un centre fermé, bien encadré, il est pris en charge dans une ferme, avec un éducateur solide et compréhensif à ses côtés. La famille d'accueil déploie des trésors de patience. La jeune fille de la maison, qui guide Ahmed dans les tâches agricoles, semble entreouvrir la forteresse cadennassée de cet adolescent.

Fidèles à leur style naturaliste, les deux frères appliquent la règle de Bertolt Brecht : le réalisme ne consiste pas à dire des choses vraies, mais à dire ce que sont vraiment les choses. « Ce qui importe dans un film, c'est d'arriver à reconstruire de l'expérience humaine », dit Luc Dardenne. Le duo filme au plus près les visages et les corps dans des cadres étroits pour mieux coller aux personnages. Leur caméra mouvante suit en plans-séquences, comme happée, les mouvements de cette force obscure du mal. Et les Dardenne ne seraient pas les Dardenne s'ils ne cherchaient des portes de sortie, s'ils ne convoquaient des êtres de bonne volonté, s'ils ne croyaient plus au pardon et à la rédemption...

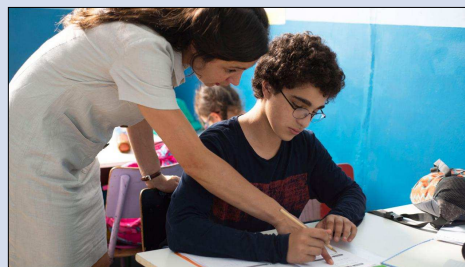
Jean-Claude Rapiengeas, *La Croix*.

LES FRÈRES DARDENNE RENOUENT AVEC LEURS RACINES EN FILMANT SÈCHEMENT LA RADICALISATION D'UN JEUNE GARÇON DÉTERMINÉ.

L'échec de *La Fille inconnue* (leur plus mauvais score au box-office) aurait-il incité les frères Dardenne à repenser leur cinéma ? Dans *Le Jeune Ahmed*, pour la première fois depuis *La Promesse*, le duo a fait appel à un casting entièrement composé d'acteurs inconnus du grand public, au premier rang desquels l'amateur Idir Ben Addi, 13 ans. Le visage buté, toujours en mouvement (en termes de mise en scène, rien ne change ; la caméra est au plus près de l'action), c'est le héros dardennien par excellence, animé d'intentions plus ou moins louables nourries par une réalité contrariante. Surprise : l'adolescent n'est ici entouré que de personnes bienveillantes, de sa mère aimante à une prof d'arabe conciliante, en passant par des éducateurs patients. Pourtant, Ahmed n'a qu'un but dans sa jeune vie : tuer du mécréant. Conditionné par un imam manipulateur, il est prêt à tout, y compris à mentir à ses proches. La force du film tient dans cette irréductibilité habituellement mise à mal, chez les Dardenne, par des circonstances qui éveillent progressivement la conscience de leurs personnages. Les sentiments naissants – un brin prévisibles – d'Ahmed envers une jeune fille (avec qui il est en binôme dans une ferme reliée au centre fermé où il est détenu) sont par exemple avant tout travaillés par la question de la place de la femme telle qu'elle lui a été édictée par son imam. En ne cherchant pas à

psychologiser les radicalisés, les Dardenne réussissent en définitive là où Téchiné a échoué avec *L'Adieu* à la nuit.

Christophe Narbonne, *Première*.



UN FILM D'UNE FORCE RARE

Il a 13 ans, il est écolier, il est haïssable. Ce n'est pas un vain mot : tout, chez ce gamin, incite à l'aversion. La tête farcie par les homélies de l'imam du coin, la bouche tordue par la détestation des koufars, le regard vitrifié par sa lecture partielle du Coran, le jeune Ahmed choisit le fanatisme contre les appels à la vie.

Dans cette Belgique qui a connu le traumatisme de Molenbeek, Ahmed est en rupture avec tout : avec sa mère, qui n'a que des larmes devant ce fils qui la rejette parce qu'elle est « impure » ; avec son milieu, qui enseigne la tolérance ; avec sa professeure, qu'il tente de poignarder, pour se conformer à l'appel au meurtre des fous de Dieu ; avec Louise, la fille de la ferme où il est placé en rééducation, une adolescente qui lui témoigne de l'affection et qu'il rejette avec brutalité. Elle l'embrasse ? Il lave aussitôt la

trace de ce péché à grande eau, comme si la souillure était imprimée dans sa chair... On ne saura rien du -cheminement spirituel de ce triste héros (sinon qu'il y a une totale absence du père) ni de son passé. On ne voit que ses actes, froids, dictés par une idéologie meurtrière. Ahmed, au fond, est un jeune nazi, mais d'une autre époque.

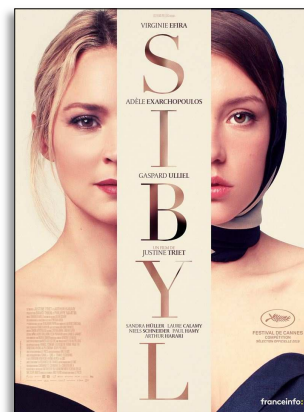
Les frères Dardenne ne jugent pas, dans « *Le Jeune Ahmed* ». Ils montrent, et suscitent simplement des émotions. Ici, elles sont puissantes : alternativement, le spectateur est horrifié par le discours d'Ahmed, agacé par sa fermeture d'esprit, soulevé par la colère devant cette lèpre de l'esprit. C'est la méthode Dardenne : ils injectent de l'intensité dramatique en filmant le quotidien des personnages, traversés par une vérité personnelle. La jeune femme de « *Rosetta* », chômeuse révoltée ; le petit trafiquant de « *L'Enfant* », qui vend son bébé ; le garçon abandonné du « *Gamin au vélo* » ; l'employée dépressive de « *Deux Jours, une nuit* » ; la femme médecin rongée par la culpabilité de « *La Fille inconnue* », tous ces personnages sont cousins. Ils proviennent du même fonds de misère morale, d'absence d'amour, font face à un monde qui les torture et cherche une possible rédemption. Ils sont, simplement, humains. Les Dardenne, eux, sont les spectateurs de la nuit de l'âme. Nuit dont le jeune Ahmed sortira peut-être, au terme d'un film bref, d'une force rare. Ahmed est un être dégueulasse, mais peut-être changera-t-il ? Et qui le changera ? Le diable, probablement.

François Forestier,
Le Nouvel Observateur.

Qvertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs Le film est présenté en compétition au Festival de Cannes 2019.

Franco-belge. (Durée : 1h40). Comédie dramatique de Justine Triet avec Virginie Efira, Adèle Exarchopoulos, Gaspard Ulliel...

Sibyl est une romancière reconvertie en psychanalyste. Rattrapée par le désir d'écrire, elle décide de quitter la plupart de ses patients. Alors qu'elle cherche l'inspiration, Margot, une jeune actrice en détresse, la supplie de la recevoir. En plein tournage, elle est enceinte de l'acteur principal... qui est en couple avec la réalisatrice du film. Tandis qu'elle lui expose son dilemme passionnel, Sibyl, fascinée, l'enregistre secrètement. La parole de sa patiente nourrit son roman et la replonge dans le tourbillon de son passé. Quand Margot implore Sibyl de la rejoindre à Stromboli pour la fin du tournage, tout s'accélère à une allure vertigineuse...



Inspirations

Justine Triet s'est inspirée de la série En Analyse ainsi que d'Une autre femme de Woody Allen, un film qui l'a hantée dès le début de l'écriture : "Étrangement, je n'adore pas ce film, mais son principe narratif me fascine : une femme, cherchant le calme et l'inspiration, se retrouve face à une autre femme qui la plonge dans un vertige abyssal et fait exploser toute sa vie..." La cinéaste est également allée à la rencontre de psychanalystes qui ont vécu des expériences déstabilisantes avec un patient.

Un film sur les origines

Sibyl évoque la question des origines, de comment on tente parfois de les oublier et de les réinventer : "C'est un film sur l'identité, les racines. [...] Il y a l'origine de l'enfant de Sibyl, celle du livre, mais aussi celles de Margot, qui semblent la hanter. Il m'importait que Margot soit issue d'un milieu modeste, qu'elle déteste d'où elle vient et essaie de lutter contre. Elle surgit avec un dilemme qui renvoie Sibyl à son

passé. D'une certaine manière, c'est Sibyl en miroir inversé. Sibyl aussi a essayé de se construire contre ses origines, sa mère, l'alcool, et c'est par l'écriture qu'elle a voulu fuir ça, se réinventer".

Méta

A travers Sibyl, Justine Triet épingle le milieu du cinéma, "une micro-société où la vie s'accélère, s'intensifie, où tout devient exacerbé... Le moindre petit problème devient une tragédie, les rapports hiérarchiques sont violents, et complètement grotesques". Pour cette peinture qui confine à la satire, la réalisatrice s'est inspirée aussi bien de The Player de Robert Altman que de Quinze jours ailleurs de Vincente Minnelli.

Stromboli

Une partie du film a été tournée en décors réels à Stromboli, un décor chargé de cinéphilie dont le seul nom rappelle le film de Roberto Rossellini. C'est la première fois que Justine Triet filme un

paysage naturel : "L'idée était de se servir de ce décor pour faire exploser tout le film. [...] j'ai adoré ça ! [...] Stromboli amène un tel contraste par rapport aux appartements parisiens que ça semble presque irréel".



Virginie Efira

Justine Triet retrouve Virginie Efira après Victoria. La réalisatrice revient sur sa collaboration avec l'actrice belge : "Avec ce film, j'ai eu l'impression de découvrir d'autres visages de Virginie. Elle comprend tout ce que je cherche, ça va vite. La glace était brisée, j'ai osé tout lui demander, et elle m'a fait confiance. Elle s'est totalement abandonnée".

SIBYL, UNE FEMME AU BORD DE L'ABÎME

Pour la première fois en compétition à Cannes, la réalisatrice Justine Triet, 40 ans, retrouve Virginie Efira et lui offre le rôle bouleversant d'une psychanalyste entraînée par une de ses patientes dans les méandres de ses propres traumatismes. Admirablement construite et réalisée, cette tragicomédie, qui sort en salles ce vendredi 24 mai, révèle toute l'étendue de la palette de la comédienne.

Troisième film et première sélection en compétition à Cannes pour la réalisatrice Justine Triet. À 40 ans, cette diplômée des Beaux-Arts, qui a commencé par le documentaire avant de s'orienter vers la fiction, signe avec Sibyl un film étonnant de maîtrise.

Abandonnant le registre de la comédie décalée un peu brouillonne qui faisait le charme de La Bataille de Solferino et le succès de son précédent long métrage Victoria, la réalisatrice aborde des rivages plus complexes en dressant le portrait mental d'une psychanalyste, entraînée involontairement par une de ses patientes à revivre un passé douloureux et depuis longtemps enfoui. Elle y retrouve la comédienne Virginie Efira, déjà à l'affiche de Victoria, et lui offre au passage un magnifique rôle de femme au bord de l'abîme, sans doute le plus beau de sa carrière.

Un juste équilibre entre la comédie et le drame

Il n'y a rien de cérébral ou de sentencieux dans ce film qui lorgne plutôt du côté du thriller psychanalytique hitchcockien, bien que la réalisatrice cite plus volontiers Woody Allen (Une autre femme) ou John Cassavetes comme source d'inspiration.

Elle y ajoute cette touche de drôlerie et de légèreté dont elle a le secret, oscillant en permanence entre la comédie et le drame, le rire et les larmes, parvenant à trouver le juste équilibre entre les deux.

Sibyl, son personnage principal, est une romancière, reconvertie depuis longtemps comme psychanalyste, qui souhaite se remettre à écrire. Alors qu'elle tente progressivement de quitter ses patients et qu'elle cherche vainement l'inspiration, elle reçoit l'appel d'une jeune actrice en détresse, Margot (Adèle Exarchopoulos), la suppliant de la recevoir.

En plein tournage d'un film, celle-ci a découvert qu'elle était enceinte de l'acteur principal (Gaspard Ulliel), par ailleurs en couple avec la

réalisatrice. Sibyl l'écoute exposer son dilemme : avorter et renoncer à son histoire d'amour ou garder l'enfant au risque de mettre sa carrière en péril. Elle commence à l'enregistrer à son insu afin de nourrir le roman qu'elle veut écrire.

Mais au fil de leurs échanges, dans un étrange jeu de miroirs, ce sont ses propres démons, notamment sa grande histoire d'amour avec Gabriel (Niels Schneider), dont elle a attendu aussi un enfant, qui vont remonter à la surface et profondément la déstabiliser. Au point qu'on finit par se demander qui manipule qui entre ces deux femmes. Jusqu'à ce que l'insaisissable et envahissante Margot lui demande de venir la rejoindre à Stromboli où se déroule le tournage du film.

Réalité, fantasme ou fiction ?

De l'atmosphère feutrée de son cabinet parisien, on passe aux paysages solaires de cette île italienne dans une intrigue haletante admirablement construite et réalisée. Au fur et à mesure que le récit avance le passé resurgit brutalement à la manière d'images mentales, renvoyant Sibyl à ses propres fragilités de fille, de mère, d'amante et faisant voler en éclats l'équilibre précaire sur lequel elle avait cru pouvoir construire sa vie.

Mais dans l'exploration de cette psyché dérangée, qu'est-ce qui relève de la réalité, du fantasme ou de la fiction ? C'est toute l'habileté d'un scénario qui manipule à son tour le spectateur pour mieux créer le trouble.

Il confirme en tout cas l'immense talent de Virginie Efira, sur lequel repose tout le film. Elle incarne une Sibyl poignante dont l'assurance tranquille se décompose graduellement, faisant défiler toute la gamme de ses émotions intérieures sur son beau visage.

L'actrice, souvent cantonnée à des rôles de comédie, avait déjà montré récemment sa sensibilité et sa puissance dramatique dans Un amour impossible, de Catherine Corsini, et Continuer, de Joachim Lafosse. Elle prouve avec ce film qu'elle a été trop longtemps sous-estimée.

Céline Rouden,, La Croix.

STÉPHANE DU MESNILDOT LES CAHIERS DU CINÉMA

Ce qui se déroule devant nos yeux, et qu'il faut bien qualifier d'exceptionnel, seul le cinéma le permet : assister au dévoilement des puissances infinies d'une actrice.

Le film est présenté à la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes 2019 en film d'ouverture.

Franco-belge. (Durée : 1h17). Comédie de Quentin Dupieux avec Jean Dujardin, Adèle Haenel, Albert Delpy...
Georges, 44 ans, et son blouson, 100% daim, ont un projet.

L'auteur de «Steak» et de «Réalité» signe un film tranchant, et souvent hilarant, sur un quadra paumé qui vire serial killer en revêtant un blouson.

«Mais c'est quoi, ce plan?» C'est vrai, ça, c'est quoi ce plan? Y a un type qui marche seul la nuit dans une petite ville paumée. Et y a un autre type, agressif et flippant, qui le filme sans son accord depuis une voiture en marche. Alors ce plan, c'est un travelling! Mais bientôt, le filmeur se mettra à buter tous les inconnus que sa caméra croise: ce sale plan-là, c'est celui fomenté par le Daim, de Quentin Dupieux (également connu des scènes électroniques sous le nom de Mr. Oizo, et auteur au cinéma de Steak, Réalité ou Au poste!), qui déboule en ouverture de la Quinzaine des réalisateurs de Cannes avec un film de genre gore et bizarrement attachant, peut-être le plus personnel du cinéaste (si l'adjectif n'était pas étrange pour un type aussi insaisissable que Quentin D.).

Le Daim décrit l'horrificante, et souvent hilarante, dérive d'un quadra en grave trouble identitaire, qu'on voit muter serial killer et réalisateur sur les injonctions de son blouson en daim. Le film est hyper dupieuxien dans sa manière de donner aux choses un pouvoir agissant que les êtres n'ont pas, de regorger de ces saillies, temps morts et ruptures de rythme qui ont fait la patte du cinéaste. Mais ils se trouvent ici déroulés dans une narration à suspense, sur fond de sombre exercice de style à l'atmosphère chiadée: le décor est une petite ville impersonnelle, voire vaguement américaine, en terre pyrénéenne, avec auberge-motel glauque, grands espaces de western et bar boisé sorti de Twin Peaks, où officie une serveuse cinéphile et charismatique

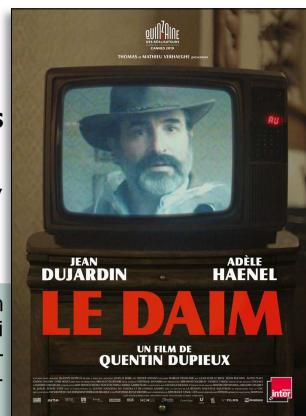
incarnée par Adèle Haenel. Aux orties son téléphone portable. Lorsque l'on rencontre Georges, l'apprenti filmeur, au début du film, il est au volant de sa voiture sur une autoroute, pas très net à l'écran, sa barbe formant un halo d'imprécision autour du visage. Georges se regarde sans cesse dans un miroir, ou une vitre, comme pour se convaincre de sa propre présence, bref se réfléchir, et à l'autoradio Joe Dassin lui roucoule Et si tu n'existais pas... Incarné par Jean Dujardin, qui excelle à être cet informe brouillon, Georges videra bientôt son compte en banque et jettera aux orties son téléphone portable (c'est dire son trouble mental !) pour faire place nette à un blouson en daim acheté d'occasion à un vieux type rencontré via Internet, lequel type offre à Georges un caméscope en bonus...

Et c'est comme si, soudain, les franges du blouson qui le boudine s'étaient enroulées autour du cortex de Georges qui, au fond, n'attendait que ça: que le «daim» régente sa vie dérégulée, lui offre ce grand projet totalisant de débarrasser la Terre de tous les autres blousons, afin de rester le seul blouson sur Terre (où l'on voit que la folie n'est jamais sans logique). Comment faire ? Sans trop révéler de l'intrigue, disons que Georges s'improvisera cinéaste, trouvant par là une excuse pour aborder des inconnus et leur subtiliser leur vêtement –trouvant un «plan», donc– qui virera rapidos au bain de sang généralisé et jouissif. Par ce biais, Georges trouvera aussi ce qui lui tient de moi, et qui n'est rien d'autre que le film lui-même: «Filme-moi, filme-moi, filme-moi!» ordonnera-t-il à Denise, la serveuse devenue sa monteuse et productrice, dans la toute dernière séquence.

Plaisir enfantin d'apprenti producteur-monteur-théoricien

«Attention, il n'y a pas de lecture au deuxième degré!» prévient Quentin Dupieux dans le dossier de presse. Ainsi le Daim ne serait pas un film sur l'art de filmer, mais simplement sur la folie. Pourtant, il nous semble que jamais Dupieux n'aura imaginé un personnage lui ressemblant à ce point, du genre à opérer un braquage sur les dispositifs du cinéma (ou voler naïvement les Métiers du cinéma dans une librairie...) et estimer tout naturellement qu'un mec qui filme, c'est un mec qui fait un film» et pis c'est tout.

Et la part la plus satisfaisante du Daim –peut-être, en cela, la plus inquiétante–, c'est notre propre enthousiasme à voir se fabriquer et prendre forme un film en son cœur, à y croire, à vouloir que ce film-là «marche», et par le même mouvement celui de Dupieux, en dépit de l'horreur qui les sous-tend. Un plaisir enfantin d'apprenti producteur-monteur-théoricien, qui redécouvrirait au passage et par surcroît quelques grandes vérités sur le cinéma –que l'argent est l'envers de toutes ses images (coucou Gilles Deleuze!) et que sa mission secrète, c'est de rendre compte de ses conditions de production (salut Godard!). C'est ce qui depuis toujours rend Dupieux à part et attachant, sa manière de sembler réinventer la roue théorique par ses propres moyens, et relancer les grands rouages de la fiction avec ses bricolages perso, sans jamais avoir l'air de loucher vers qui que ce soit.
Elisabeth Franck-Dumas, Libération.



Programme des Court-Métrages du mois du mois, en partenariat avec l'Agence du court métrage :

Semaine du 5 juin : COACH de Ben Adler. Fiction. (14min12). Un père divorcé emmène son fils, dont il n'a pas la garde, assister à son premier match de football de l'équipe d'Angleterre, en France. Une panne de voiture et la rencontre avec un car de supporters, à tendance hooligan, donneront à cette aventure une toute autre tournure.

Semaine du 12 juin : LA CITÉ DES POETES de Bijan Anquetil et Paul Costes. Documentaire. (6min23). Les cinéastes initient un atelier de réalisation documentaire qui propose d'enquêter sur le réel d'aujourd'hui à partir d'une série de cartes postales anciennes...

Semaine du 19 juin : I SHOT HER de Tony Bertrand. Fiction. (4min32). Un photographe a pour mission de prendre en photo la femme d'un mafieux avec son amant.

Semaine du 26 juin : DANS LE VENT de Jacques Rozier. Documentaire. (8min). Un documentaire sur la mode, celle des capes ayant fait fureur cette année-là. Mais en un mouvement logique inverse, de la rue on remonte au studio photo et, encore en amont, à la conception par les stylistes du magazine Elle.

Prochainement sur nos écrans :

Venise n'est pas en Italie Comédie d'Ivan Calbérac avec Benoît Poelvoorde, Valérie Bonneton, Helie Thonnat... (Tout public - Conseillée à partir de 10/11 ans)

Men in Black : International Film de science fiction de F. Gary Gray avec Chris Hemsworth, Tessa Thompson, Liam Neeson... (Tout public - Conseillé à partir de 10 ans)

Le privé Policier de Robert Altman avec Elliott Gould, Nina Van Pallandt, Sterling Hayden... (En VOST - Copie restaurée)

Dans le cadre du cycle répertoire "Los Angeles", en partenariat avec Cinéphare le samedi 22 juin à 17h00

DANS LE CADRE DE LA NUIT DU ROCK

Tommy Comédie musicale de Ken Russel avec Roger Daltrey, Oliver Reed, Elton John... (En VOST - Meilleure actrice dans une comédie ou une comédie musicale au Golden Globes 1976 - Copie restaurée - Tout public - Conseillée à partir 12 ans)

Eric Clapton : Life in 12 Bars Documentaire musical de Lili Zanuck avec Eric Clapton, B. B. King... (En VOST - Tout public - Conseillé à partir de 12 ans)

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet :

www.imagecinema.org

